

Gisele Vienne et Dennis Cooper

Entretien par Julien Bécourt

Paris, 24 mai 2010.

Quel fut le point de rencontre de votre collaboration?

Dennis Cooper: C’est difficile à définir, car nous fonctionnons de manière tellement similaire que c’est une sorte de compréhension spontanée. J’étais plus précautionneux au début, mais maintenant ça marche tout seul, sans même qu’on se pose de questions. Gisèle et moi avons beaucoup de points communs! Nous connaissons nos centres d’intérêts respectifs, nous savons donc à l’avance ce qui nous plaira mutuellement. Mais pour répondre à ta question, je ne sais pas... les adolescents morbides? (sourire)

Gisèle Vienne: J’ai commencé par lui envoyer des mails en 2003, mais nous nous sommes rencontrés et nous avons commencé à travailler ensemble en 2004.

DC: Elle m’a invité à participer à un projet qu’elle avait en tête, alors que je vivais encore à Los Angeles. Elle m’a envoyé un DVD de son travail et je connaissais et j’adorais déjà la musique de Peter Rehberg, je me suis donc laissé tenter. Quelques mois plus tard, je suis venu faire une lecture à Lyon. Je suis resté trois jours de plus en France et nous avons conçu un tiers d’ “l Apologize” à partir de ces premières sessions de travail. On s’est tout de suite bien entendu, l’alchimie était parfaite.

collaboration était en 1990, et je n’avais pas remis le pied à l’étrier depuis. Son travail est très différent de celui de Gisèle. Je ne savais pas vraiment à quoi m’attendre quand j’ai commencé à travailler avec Gisèle, c’était totalement nouveau pour moi, et ça s’est passé merveilleusement bien.

Comment s’élabore la mise en relation entre le texte et la mise en scène?

DC: Je ne suis pas l’un de ces écrivains qui pensent que le texte est au-dessus de tout. J’aime au contraire l’idée que le texte n’ait pas plus d’importance que les comédiens, le décor ou quoique ce soit d’autre. Ce n’est pas comme si il y avait déjà un texte existant et intouchable à mettre en scène, c’est le fruit d’un travail en commun, j’apporte des idées, je suggère qu’il y ait du texte à tel moment et pas à d’autres, ou je propose à Gisèle une scène qui irait bien avec le texte que j’ai écrit et réciproquement. C’est très organique. Sauf pour “Jerk”, bien sûr, dont le texte pré-existait avant la pièce.

GV: Oui, notre processus créatif se construit comme un long dialogue.

DC: Pour la dernière création, on en a parlé pendant six ou sept mois et ça se développait au fur et à mesure. C’était parfois Gisèle qui apportait la touche finale à une idée que

cule autour du fantasme. Chez Gisèle, cela correspond à certains archétypes de la tragédie, avec une esthétique très référencée à la tradition romantique, au surréalisme et à des rites primitifs ancestraux. Chez Dennis, on est davantage lié au mode de vie urbain contemporain, à internet, à une sexualité gay très ancrée dans le présent. D’une certaine manière, j’ai l’impression que Gisèle traduit la part la plus onirique du fantasme, tandis que Dennis possède une approche plus littérale et ‘naturaliste’, même si au final vos travaux sont complémentaires dans l’imaginaire de la transgression sexuelle.

GV: Oui, il y a toujours beaucoup de références contemporaines dans mes pièces et les personnages qui les traversent sont issus de notre époque. C’est avant tout l’aspect le plus archaïque et cérémonial du théâtre qui m’intéresse: j’aime les ventriloques, les costumes, les masques primitifs, les artifices comme la fausse neige... Dans “Kindertotenlieder”, je faisais intervenir les Perchten, par exemple, qui sont des personnages de démons issus d’une fête païenne qui se tient chaque année dans certaines régions d’Autriche. Ce qui m’intéresse, c’est de transposer cette fonction rituelle, parfois même religieuse, dans un contexte contemporain. A l’exception d’ “Une Belle Enfant Blonde”, j’utilise toujours des personnages contemporains.

Dennis, tu habites à Paris depuis plusieurs années. Le fait de déménager en France a-t-il eu une influence sur ta manière de voir les choses, sur ta perception de la sexualité?

DC: En ce qui concerne la sexualité, pas vraiment! (rires) Si ce n’est qu’il y a beaucoup plus de gens qui prêtent à nourrir les fantasmes ici (rires)



Photos et poupées réalisées par Gisèle Vienne. Extraits de l'exposition «40 portraits, 2003-2008» Photo © Gisèle Vienne.

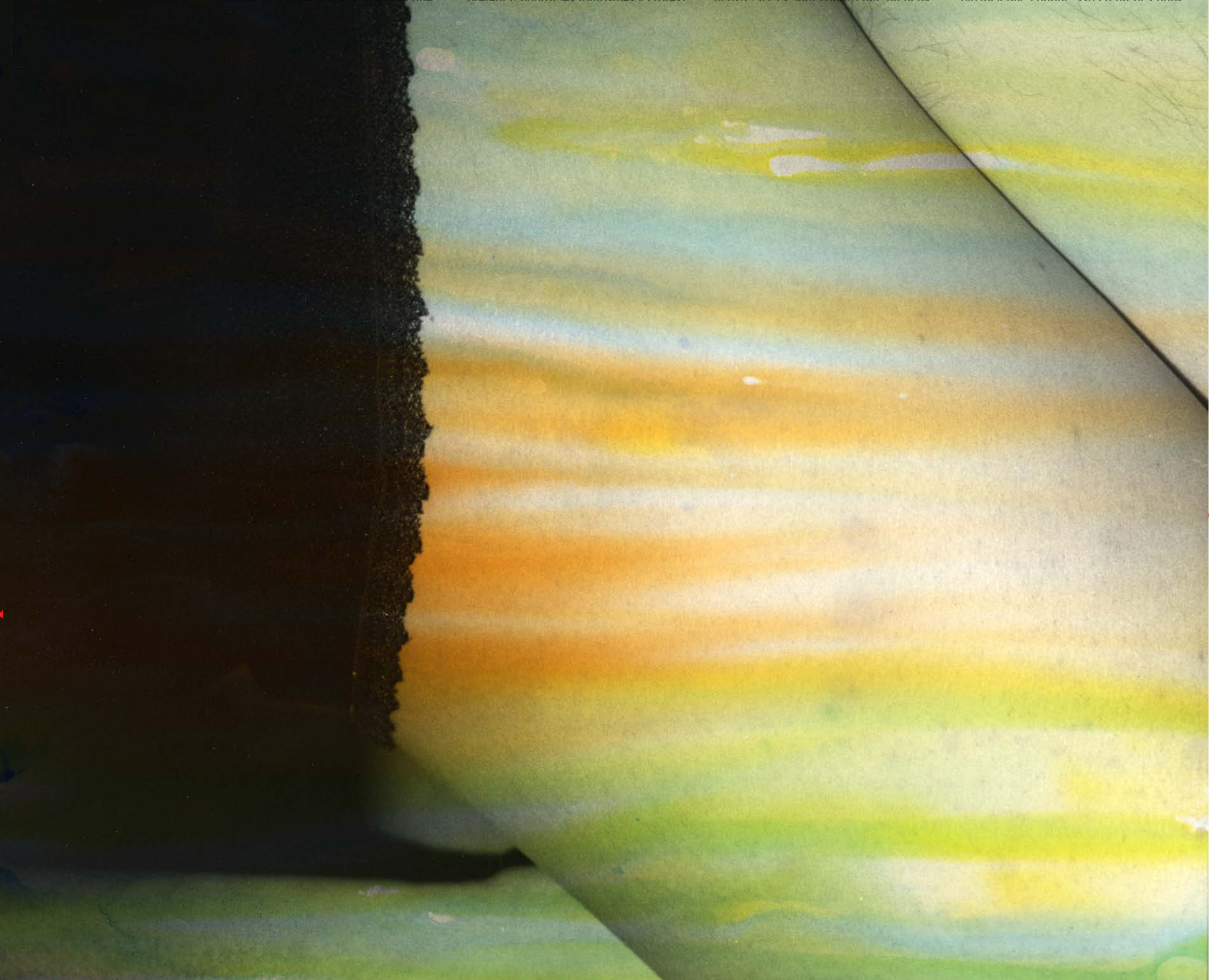
Delany, Philip Jose Farmer, JG Ballard ou Donald Barthelme, qui se sont attachés aux fantasmes sexuels les plus déviants comme à un symptôme de l’ère postmoderne.

DC: Oui, mais le sexe et la violence ne forment pas le cœur de leur œuvre. Ils s’y sont risqués une ou deux

apprécié à l’époque. Andy Warhol, Johnny Rotten, plein de groupes y ont contribué. C’était génial, ça m’a permis de les approcher et de me faire connaître par la même occasion.

De ton côté, Gisèle, qu’est-ce qui t’as mené aux marionnettes et à la mise en scène? Tu as commencé par étudier la philosophie, je crois...

GV: Quand j’y pense rétrospectivement, la musique est mon plus long apprentissage artistique. J’ai commencé à l’âge de six ans et j’ai arrêté quand j’avais vingt trois ans, alors que je jouais de la harpe dans un orchestre semi-professionnel. Entre dix sept et vingt trois ans, j’ai hésité entre la musique et des études littéraires et philosophiques. Ma mère était plasticienne, j’ai donc énormément dessiné et j’ai beaucoup appris d’elle. Parallèlement, mon grand-père était artiste, et j’ai appris à sculpter le bois chez l’un de ses amis. Mais c’est vers treize ou quatorze ans que j’ai commencé à fabriquer des poupées avec ma meilleure amie, Vidya Gastaldon - qui est depuis devenue une plasticienne connue. On créait des figurines



anglophone, il est important aussi de prendre en considération le plaisir charnel que peut générer le langage en soi. Mon travail de metteur en scène, chorégraphe et plasticienne me permet de mêler plusieurs de mes passions: la littérature, la philosophie, la musique, le mouvement, les arts plastiques, Ca a toujours été mon rêve de pouvoir combiner les arts visuels avec le mouvement. C’est la raison pour laquelle j’étais fascinée au départ par les arts de la marionnettes ce que je cherchais était une alchimie stimulante entre le mouvement et les arts plastiques, et j’ai compris par la suite que cette alchimie n’était pas exclusive aux arts de la marionnette.

A partir de quand as-tu cherché à exprimer des fantasmes érotiques à travers des marionnettes?

GV: C’est principalement par le biais de Bellmer et Molinier que j’ai développé mon intérêt pour les arts de la marionnettes, cet art a donc été dès ses débuts, dans mon approche, lié à l’érotisme.

Oskar Schlemmer aussi?

GV: Oui, mais c’est venu plus tard. C’est aussi grâce à toutes ces techniques mixtes comme le collage ou l’animation, via le surréalisme, que j’en suis venue aux marionnettes. Les techniques traditionnelles de la poupée me captivaient. Ma plus grande révélation a été le théâtre japonais Bunraku-za d’Osaka. C’est considéré comme un art noble au Japon, et non un art populaire. Il y a en général trois marionnettistes vêtus de noir derrière une poupée qui manipulent les bras, les jambes et les expressions faciales et plusieurs musiciens sur le côté qui jouent du shamisen, accompagnés d’un ou plusieurs orateurs/chanteurs qui interprètent les voix des poupées. La combinaison de la musique et du texte est d’une puissance incroyable, c’est absolument magnifique. Les pièces de Nô m’ont également fortement marquées, j’ai pu assister à de nombreuses représentations en 2007, lors d’un séjours de quelques mois à Kyoto. Ces pièces ont souvent trait à des histoires de fantômes. C’est une forme extrêmement pure et minimale d’art théâtral qui touche à des sujets métaphysiques fondamentaux. J’éprouve un lien très fort avec mon travail: la scène s’apparente à un un lieu hanté. voire

Ce sont des traitements différents d’une même thématique.

Tes derniers spectacles, en particulier l’Apologize, ont été le sujet de controverses. On t’a reproché d’esthétiser la violence sexuelle, de véhiculer une idéologie douteuse... A ce sujet, peux-tu parler de ta prochaine création pour le prochain festival d’Avignon?

GV: Ma prochaine création, “This is how you will disappear” que je réalise en collaboration avec Dennis Cooper, nous nous intéressons à la beauté liée à l’ordre en articulation avec la beauté liée au désordre. C’est toujours dangereux de manier ces esthétiques, on prend le risque d’être mal compris. Cela mérite une explication. Ces contraires esthétiques ont toujours traversé mon travail, mais mes pièces traversaient toujours principalement l’un des ces deux champs esthétiques. Il m’a semblait nécessaire de travailler sur l’articulation de ces contraires au sein d’une seule pièce. Dans “Kindertotenlieder”, je lie le lyrisme romantique allemand à l’écriture de Dennis Cooper en travaillant sur la beauté liée à la ruine. “Une Belle Enfant Blonde” (avec Catherine Robbe-Grillet), met en scène plutôt une beauté liée à l’ordre, et il me semble que ce rapport à la beauté peut paraître plus choquant, plus dérangeant ou plus sujet à controverse. Cette forme de beauté liée à l’ordre a été utilisée par l’extrême-droite car cette esthétique séduisante de la perfection a été détournée à des fins politiques. Bien entendu, cette beauté-ci dissimule un mauvais goût et une idéologie qui est pire que tout. Avec “Une Belle Enfant Blonde”, je tentais justement de subvertir cette esthétique de la perfection, de la réhabiliter en la détournant de l’idéologie fasciste, précisément. Il y a une vraie force et une vraie beauté dans les corps parfaits et athlétiques, dans les marches militaires... Mais évidemment, ça paraît toujours plus choquant que si tu voues un culte à une rockstar complètement défoncée et décadente. Je pense qu’il est intéressant d’admettre que cette forme de perfection est attirante et de tenter de comprendre pourquoi cela nous séduit autant et comment les nazis se sont appropriés cette esthétique.

“Éternelle Idole”, la pièce que tu as montée dans une patinoire. pullule aussi

grand-guignolesque.... Cela évoque aussi bien des mythes ou des contes très anciens que des films d’exploitation, des cérémonies S/M ou des concerts Black Metal. C’est toujours d’un froid clinique, d’une rigueur autoritaire. Dennis, ton style d’écriture possède aussi cette qualité neutre et froide. Est-ce que c’est une méthode pour se confronter à ces sentiments ambigus, pour établir un contraste avec la violence et la confusion qui se manifestent derrière cette rigueur apparente?

DC: Oui, ma prose est toujours très limpide, même si le contenu tourne autour des déviances sexuelles les plus morbides. Tout est à sa place, je cherche à ce que la structure soit bien équilibrée. Une fois cette structure définie, le contenu peut aller complètement à rebours de cette clarté apparente et c’est cette combinaison qui m’intéresse.

GV: Dans les arts visuels, c’est le même type d’enchevêtrement que j’apprécie. Hans Bellmer était à l’origine un designer industriel. C’est cette formation qui l’a poussé à encastrer ses dessins érotiques dans des perspectives très pures et géométriques, proches du design abstrait. Il y a aussi Trevor Brown, qui a fait des séries de dessins S/M classiques japonais sur fond de motifs à intervalles réguliers. La tension qui se dégage de cette superposition d’un corps désorganisé, chaotique, à la rigueur de l’abstraction géométrique me semble très forte et stimulante. Je pense que ça s’applique aussi à l’architecture. Cette même tension peut se retrouver entre un corps et une architecture.

Cela dit, l’architecture n’est pas liée seulement à des paramètres esthétiques, elle est censée prendre en compte des paramètres sociaux. Selon Wittgenstein, l’éthique et l’esthétique ne font qu’un. Dès lors qu’on dissocie les deux, cela peut devenir facilement dangereux. On retombe à nouveau sur cette notion ambiguë: peut-on reconnaître la valeur d’une esthétique sans cautionner l’idéologie qu’elle sous-tend?

GV: Oui, c’est toujours la même question: peut-on expurger de leur connotation politique certains idéaux esthétiques? Il y a toujours eu cette forme de manipulation chez les

en mouvement que d’une pièce de théâtre ou d’une chorégraphie.

Dennis, tu as un livre en cours?

DC: Oui, je travaille sur un roman en ce moment, qui se passe donc en France. Le personnage principal est un cannibale français de 22 ans. Mon éditeur se ferait un plaisir d’ajouter que je publie deux autres livres le mois prochain. Un recueil de poèmes intitulé “Les Mauviettes” et “Un Type Immonde”, un recueil de nouvelles dont “Jerk” fait partie.

As-tu déjà écrit pour le cinéma?

DC: J’ai écrit trois films pornos qui ne se sont jamais montés et un scénario pour un film qui est toujours en cours de production. C’est à peu près tout. En revanche, je joue un petit rôle semi-improvisé dont j’ai écrit le dialogue dans le prochain film de Christophe Honoré.

GV: On a en projet un film adapté de “Jerk”, c’est en stand-by pour l’instant.

Tu fais souvent référence à Internet et à la game-culture dans tes romans...

DC: Oui, je suis intéressé par ce type de structure parcellaire plutôt que par la narration linéaire qu’adopte la plupart des romans. Je puise mon inspiration dans les chatrooms, les sites internet, les trains fantômes ou les jeux videos. J’adopte la même structure labyrinthique, comme si on se déplaçait d’une pièce à l’autre. “Salopes” est entièrement construit selon une structure propre aux sites Internet. Par ailleurs, j’utilise mon blog pour faire partager des choses, mais aussi pour étudier le développement d’une arborescence constituée de moments saisis dans le temps, de liens internet et de bribes de textes qui prolifèrent et finissent par s’auto-structurer. C’est aussi une manière de disséquer les différents moments d’une vie, une forme de mémoire virtuelle. Un memento, en quelque sorte.

Photos et poupées réalisées par Gisèle Vienne. Extraits de l'exposition «40 portraits, 2003-2008» Photo © Gisèle Vienne.



à la place du français. Il est difficile de démêler quelle est la part de vérité et de mensonge, qui est mort et qui ne l’est pas, qui ment et qui dit la vérité. L’intrigue porte sur une maison hantée et un psychopathe cannibale, on découvre qu’il existe un double du personnage principal... Il y a plusieurs strates de significations superposées. D’une certaine manière, cela se rapproche d’un polar ou d’un récit horrifique, tout en étant infiniment plus compliqué et ambitieux que tout ce que j’ai écrit jusqu’à présent. C’est finalement plus proche du travail de Gisèle. C’est elle qui m’a influencé! (rires)

Tel que tu en parles, ça m’évoque le “Traité de l’Eloquence Vulgaire” de Dante revisité par Gregg Araki. Est-il encore question d’adolescents morbides?

DC: Hmmm, c’est un peu différent. Disons qu’il y a beaucoup d’emo-kids, ça c’est pour la référence contemporaine (rires), et un certain nombre d’entre eux se fait dévorer. Cela dit, le personnage principal est âgé de 22 ans, ce n’est donc plus vraiment un adolescent. Mais en effet, il y a pas mal d’emo-kids que des mecs pervers ont envie de croquer. Et on ne peut pas les blâmer, qui n’a jamais eu envie de se mettre un emo sous la dent ? •

"Jerk/Through Their Tears" par Gisèle Vienne, Dennis Cooper, Peter Rehberg, CD+book. Editeur DISVOIR / serie ZagZig. 2 éditions, une anglais et l'autre française. Sortie prévue : avril 2011

